

26.636/17

SÖREN KIERKEGAARD

L'ÉCOLE DU CHRISTIANISME

*

LA NEUTRALITÉ ARMÉE

*

UN ARTICLE

*

SUR MON ŒUVRE D'ÉCRIVAIN

1849-1851

IRT BIBLIOTHEQUE

Faculté de Théologie Protestante
13, Rue Louis Perrier
34000 MONTPELLIER

PARIS

ÉDITIONS DE L'ORANTE

On pourrait faire observer que, même à défaut de tout autre obstacle, le projet n'est pas d'exécution si facile, puisqu'en un sens la vie de Christ échappe à tout rapport direct avec chaque Individu de l'espèce; en effet, comme Homme-Dieu et bien que véritablement homme, il diffère tellement par sa nature de la nôtre que l'on ne saurait sans plus, dans une espèce d'insolente outrecuidance, se lier ainsi à lui. On pourrait faire observer que la différence de nature qui distingue Christ (l'Homme-Dieu) de tous les hommes particuliers, se trouve aussi exprimée dans la doctrine de son retour. Car il n'en est pas de lui comme d'un autre homme ayant vécu dans le passé où il a peut-être remporté une grande victoire dont nous nous apprions sans plus le bénéfice, alors que nous ne risquons guère de l'entendre élever la voix, et encore moins de le voir revenir nous demander des comptes et nous juger en réclamant ce qui lui revient, ou sa personne en la nôtre. Non; il en est autrement de Christ. Il a vécu sur la terre, et sa vie ici-bas est notre modèle.

Puis il entre dans la gloire et dit en quelque sorte à l'humanité : « A votre tour de commencer » — mais par quoi ? par une vie conforme à celle du modèle. — « Mais », ajoute-t-il, « je reviendrai une fois, à la fin des temps ». Cette forme de vie fait donc, si j'ose dire, de la vie de toute l'Église ici-bas, dans la vie de Christ, une parenthèse dont la teneur commence à l'ascension de Christ dans la gloire et finit à son retour. Les choses ne vont donc pas ici d'un trait comme d'ordinaire en histoire entre un Individu et les autres qui s'arrogent sans plus le fruit de sa victoire; car un pareil personnage historique n'est ni le modèle, ni celui qui reviendra. Seul Christ peut soumettre tous les hommes à l'épreuve de sa vie. Le temps de l'examen commence à son ascension; il a maintenant duré dix-huit cents ans; il durera peut-être dix-huit mille. Mais (et justement parce que l'intervalle constitue l'examen), il reviendra. Et dans ces conditions, tout rattachement direct à sa personne pour se prévaloir sans plus de sa victoire est plus impossible qu'à l'égard de tout autre homme.

Mais nous ne nous attarderons pas à cette question; nous défendrons plutôt un autre argument. « La vérité » permet-elle, par sa nature, de croire que l'on puisse sans plus se l'approprier grâce au secours d'autrui ? Sans plus, c'est-à-dire sans vouloir personnellement franchir les étapes, subir les épreuves, lutter, souffrir à l'exemple de celui qui a pour nous acquis la vérité ? Cela n'est-il pas exactement aussi impossible que de l'attendre en dormant ou en rêvant; n'est-il pas aussi impossible de se l'approprier, sans plus, si éveillé soit-on d'ailleurs; ou, si l'on est éveillé,

V.

Seigneur Jésus-Christ, c'est bien de Ton élévation que Tu affaires l'homme à Toi, et c'est à la victoire que tu l'appelles : c'est-à-dire que Tu l'appelles au combat et lui promets la victoire dans la lutte où, de Ton élévation, Tu le convies, Toi le grand triomphateur. Veuille donc préserver nos âmes de tout égarement et surtout de celui où nous nous imaginons être membres d'une Église triomphante dès ce monde. Ton royaume ne fut pas et n'est pas de ce monde²⁰⁹ qui n'est point la patrie de Ton Église, mais un champ où elle puisse combattre si elle le veut et, en combattant, se faire une place où elle pourra se manifester. Mais si elle veut lutter, elle ne sera jamais non plus écrasée par le monde, Tu en es garant; en revanche, si elle s' imagine devoir triompher ici-bas, alors, hélas ! elle a mérité en sa faute que Tu lui retires Ton secours, puisqu'elle a succombé en se confondant avec le monde. Sois donc avec Ton Église militante, afin qu'il n'arrive jamais qu'elle soit effacée de la terre en y devenant triomphante, seule manière de causer sa perte²¹⁰.

Jean XII, 32 : *Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi.*

« Certes, la chose est facile à comprendre; il a triomphé; il suffit de nous joindre à lui pour partager la victoire avec lui; donc, pas d'atermoiements ni d'arguties; la question est bien simple. » L'on ne s'exprimerait sans doute pas en termes aussi crus; mais peut-être tel ou tel, méditant dans le recueillement, pense-t-il à peu près de la sorte. Et nous, de notre côté, qu'avons-nous à dire ?

²⁰⁹ Cf. Jn 18, 36.

²¹⁰ Allusion, souvent reprise par la suite, à la distinction théologique entre l'*ecclesia militans* et l'*ecclesia triumphans*.

n'est-on pas simplement victime d'une illusion quand on ne comprend pas ou ne veut pas comprendre que la vérité n'admet aucun raccourci dispensant de l'acquiescer, et que sa transmission de génération en génération ne comporte aucune essentielle abréviation, de sorte que tout homme de toute génération doit essentiellement recommencer de l'acquiescer pour son propre compte ?

Qu'est-ce en effet que la vérité, et en quel sens Christ fut-il la vérité ? Pilate, comme on sait²¹¹, posa la première de ces questions ; mais l'on peut se demander s'il se souciait vraiment d'une réponse ; en tout cas, sa question était en un sens pleinement justifiée et, en un autre, complètement déplacée. « Qu'est-ce que la vérité ? » dit-il à Christ fort à propos, puisque Christ était la vérité. Fort à propos : oui, et pourtant non, à un autre point de vue. Que Pilate s'avise d'interroger Christ à ce moment, cela prouve qu'il avait les yeux absolument fermés à la vérité. Car la vie de Christ était la vérité ; aussi (développant la parole : « Mon règne n'est pas de ce monde ; si mon règne était de ce monde, mes gens combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs ») Christ ajoute-t-il : « Voici pourquoi je suis né et pourquoi je suis

XII
226

venu dans le monde : c'est pour rendre témoignage à la vérité. » Sa vie ici-bas, chaque instant de cette vie fut la vérité : où réside maintenant la confusion radicale dont fait preuve la question de Pilate ? Dans la naïveté où il peut s'aviser d'interroger Christ de la sorte ; car, en le faisant, il se dénonce ; il rend quant à lui manifeste que la vie de Christ ne l'a pas éclairé sur la vérité — mais comment alors Christ pourrait-il l'instruire par des paroles quand sa vie, la vérité, n'a pas ouvert les yeux du Romain sur la nature de la vérité ! Pilate semble avide de savoir, désireux d'apprendre, mais en fait, il ne saurait poser plus folle question, non dans les termes, mais quant à la personne de celui qu'il interroge, Christ dont la vie est justement la vérité, et prouvant ainsi à chaque instant par ses actes ce qu'est la vérité avec plus de force que tous les plus vastes discours des plus subtils penseurs. Si, à toute autre personne, penseur, savant, etc., et à toute autre sans distinction, domestique, facteur, etc., l'on demande : « Qu'est-ce que la vérité ? » la question n'est pas dénuée de sens ; mais le demander à Christ vivant devant vous en pleine lumière, c'est le comble de la confusion. Si Christ avait à répondre, il lui faudrait un instant dévier de la vérité et faire comme s'il ne l'était pas. Nul, Christ excepté, n'est la vérité ;

²¹¹ Cf. Jn. 18, 38. Sur Pilate, cf. aussi le Journal de 1849 : Pap. X 1 A 159.

elle dépasse infiniment l'être de tout autre que lui ; aussi est-il naturel de poser la question et d'y répondre. Pilate est manifestement d'avis que Christ, présent devant lui, est aussi un homme comme les autres ; aussi, en posant sa question, commence-t-il par le dépouiller de son caractère de vérité pour faire de lui on ne sait trop quoi, une sorte de penseur ; en sa qualité d'homme du monde qui méprise au fond la pensée comme une espèce de vagabonde, mais qui trouve un agrément dans une hautaine condescendance, et pour la drôlerie du fait, à se commettre un instant avec cet homme, — ainsi il demande à Christ : « Qu'est-ce que la vérité ? » Et Christ est la vérité ! Pauvre Pilate ! On a conservé ton mot de pitié sur le crucifié : « Voici l'homme ! » mais quand tu poses ta question, l'on a sujet de dire de toi : « Voici le fou » ; car, bien que tu ne puisses l'entendre ainsi, ta question est sans contredit la plus confuse et la plus folle qui ait jamais été faite au monde. Elle est aussi folle, exactement, que celle-ci posée à un interlocuteur : « Me permettrez-vous la question : êtes-vous réellement ? » — car Christ est la vérité. Et que pourrait bien répondre l'interlocuteur ; si une personne qui s'entretient avec moi ne peut pas se convaincre que je suis, mon affirmation ne sert de rien, car elle est d'un ordre très inférieur à celui de mon être. De même aussi pour Christ devant Pilate : il est la vérité ; « si ma vie », lui faudrait-il dire, « ne peut pas t'ouvrir les yeux à la vérité, je suis de tous celui à qui il est le plus impossible de te répondre. Voilà en quoi je diffère de tous les autres hommes ; sans doute, la réponse donnée à ta question par un autre n'est jamais entièrement vraie ; mais je suis le seul homme qui ne puisse y répondre, car je suis la vérité ».

Ainsi, Christ est la vérité en ce sens que le fait de l'être est la seule véritable explication de ce qu'elle est. On peut donc interroger un apôtre, un chrétien : ils répondraient en montrant Christ et en disant : « Regarde à lui, apprends de lui, il fut la vérité. » C'est-à-dire au sens où Christ l'est, non comme une somme de propositions, non comme une définition de concept, mais comme une vie. L'être de la vérité n'est pas le redoublement direct de l'être rapporté à la pensée, opération qui donne simplement l'être pensé et préserve simplement l'exercice de la pensée d'être une chimère dénuée d'être, en conférant à l'acte de penser sa légitimité, de sorte que la chose pensée est, c'est-à-dire a une valeur légitime. Non, l'être de la vérité est son redoublement en toi, en moi, en lui, de sorte que ta vie, la mienne, la sienne, dans l'effort où elle s'en approche, exprime la vérité, de sorte que ta vie, la mienne, la sienne, dans l'effort où elle s'en approche

est l'être de la vérité, comme la vérité fut en Christ une *vie*, car il fut la vérité.

Et c'est pourquoi, pour le christianisme, la vérité²¹² ne consiste pas à la savoir, mais à l'être. En dépit de toute la philosophie la plus moderne, il y a sur ce point une différence infinie, comme il ressort avec une particulière netteté de l'attitude de Christ devant Pilate ; car il ne pouvait répondre à la question du Romain sans s'écarter de la vérité, et justement parce qu'il n'était pas celui qui savait ce qu'elle est, mais était la vérité. Non qu'il ignorât ce qu'elle est ; mais quand on est la vérité et que l'exigence est d'être la vérité, la savoir, c'est en être privé. Car si l'on est la vérité, il va de soi que l'on sait ce qu'elle est, mais non inversement ; et c'est justement pour ce qu'il n'est pas dans l'erreur quand on dissocie savoir la vérité d'être la vérité, ou quand on identifie la savoir et l'être, puisqu'il faut dire l'inverse : être la vérité, c'est la même chose que la savoir, et Christ n'aurait jamais su la vérité s'il ne l'avait été ; et nul ne sait de la vérité plus qu'il n'en exprime dans sa vie. Et même, à proprement parler, on ne peut pas savoir la vérité ; la savoir, en effet, c'est savoir qu'elle consiste à l'être, et dans ce savoir que l'on a d'elle, on sait que la savoir, c'est en être privé. Si l'on prétend que la savoir, c'est l'être, on dit alors qu'elle consiste à l'être, puisqu'on identifie le savoir à l'être ; autrement, il faudrait dire qu'elle consiste à la savoir, faute de quoi la question de sa nature ne fait que se poser de nouveau sans recevoir de réponse décisive, celle-ci demeurant en suspens, puisqu'il faut encore être en mesure de savoir si l'on est ou non la vérité. En d'autres termes : le savoir s'applique à la vérité, mais je suis pour autant dans l'erreur en dehors de moi-même ; en moi, c'est-à-dire quand je suis vraiment en moi (et non en dehors de moi dans l'erreur), la vérité, si je la recèle, est un être, une *vie*. C'est pourquoi il est écrit : « C'est ici la *vie* éternelle qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé²¹³ », la Vérité. Autrement dit, je ne connais en vérité la vérité que lorsqu'elle devient *vie* en moi. Aussi Christ la compare-t-il à un aliment²¹⁴, et son assimilation à l'acte de se nourrir ; de même en effet que la nourriture prise (assimilée) entretient la *vie* du corps, de même aussi la vérité donne et entretient à la fois la *vie* de l'esprit, est la *vie*. On voit de là le monstrueux égarement difficile à surpasser,

²¹² Dans cet alinéa, le mot « vérité » revient 53 fois ; le mot « savoir », 21 fois. [N. du T.]

²¹³ Cf. Jn 17, 3.

²¹⁴ Cf. Jn 6, 48 sv.

qui fait du christianisme l'objet d'un docte enseignement ; et combien on l'a dénaturé à force de pratiquer cette scolastique, cela ressort de toute la terminologie qui fait de la vérité une connaissance, un savoir (car il n'est aujourd'hui question que de concevoir, spéculer, soumettre à la réflexion, etc.), tandis que dans le christianisme primitif, elle fait tout entière de la vérité un être²¹⁵.

Il ne faut pas confondre la vérité et les vérités ; la différence se reconnaît surtout à la détermination d'être, ou encore à la distinction entre « *le chemin* » et l'aboutissement final et décisif, « *le résultat* ». Pour la vérité où l'on distingue entre le chemin et le but atteint en suivant ou ayant suivi le chemin, le successeur, comparé au devancier, peut bénéficier d'un changement survenu ; il peut partir d'un autre point que lui, avoir beaucoup plus de chance, bref, le changement qui s'opère consiste en un raccourcissement du chemin en certains cas si considérable que la distance semble même supprimée. Mais quand la vérité est le chemin, être la vérité, c'est la vivre — et Christ dit ainsi de lui-même : « Je suis la vérité, le chemin et la vie » — et l'on ne peut concevoir aucun changement essentiel entre le prédécesseur et le successeur. Tout à l'heure, le changement consistait dans la réduction du chemin, possible parce que celui-ci n'était pas essentiellement identique à la vérité ; mais quand la vérité est elle-même le chemin, celui-ci ne peut pas être raccourci ou supprimé sans que la vérité soit dénaturée ou supprimée.

XII
230

La question n'est pas si ardue que ne puisse aisément la comprendre quiconque s'y arrête un peu. Quelques exemples l'éclaireront ; il importe de mettre en évidence cette différence entre vérité et vérité ; car la raison qui a jeté le christianisme dans une confusion totale et a pour une grande part produit l'illusion de l'église triomphante, c'est que l'on a vu dans le christianisme la vérité au sens de résultat, alors qu'il est la vérité au sens de « chemin²¹⁶ ». — Voyons quelques exemples. Un homme fait une découverte, celle de la poudre. Il a peut-

²¹⁵ On a ici en résumé la théorie de « la pensée existentielle » de Kierkegaard. L'une des curiosités psychologiques de cet ouvrage, c'est de constater que Kierkegaard, dans la pleine maturité de sa pensée, identifie souvent les termes abstraits à l'être, mais, qu'on le remarque, non en vertu d'une simple opération de pensée qui le ferait rester dans le domaine de l'abstraction, mais en vertu de la pensée existentielle. [N. du T.]

²¹⁶ Kierkegaard développera ce thème en 1851 dans *Pour un examen de conscience recommandé aux contemporains* : OC XVIII.

XII
229

être passé bien des années de sa vie à étudier ce problème ; avant lui, beaucoup ont peut-être aussi consacré sans succès bien du temps aux mêmes recherches ; mais notre homme a la chance de trouver, et la poudre est maintenant connue. Au même instant, le chemin est tellement raccourci qu'il en est pour ainsi dire entièrement supprimé. Désormais, grâce aux indications de l'heureux chercheur sur la méthode à suivre, on peut apprendre en une demi-heure ce qui lui a demandé vingt ans de travaux. Ces vingt ans n'ont qu'un rapport tout fortuit avec la découverte ; on ne peut pas dire que le chercheur a employé ce laps de temps à trouver la poudre ; non, lui aussi l'a proprement trouvée en une demi-heure, tant s'en faut qu'il y ait mis vingt ans qui, en un sens, ne comptent pas, puisqu'ils s'écoulaient non à trouver, mais à chercher vainement à trouver, donc à ne pas trouver. Si un homme pouvait prouver devant témoins que, trente ans durant, jour et nuit il a vainement cherché la découverte de la poudre, « le chemin » n'a alors aucune espèce d'importance en soi ; s'il a fait sa découverte un soir que, revenant ivre de société, il a trébuché sur la planche d'un ruisseau, le chemin est encore absolument indifférent ; l'inventeur est en ce cas exactement sur la même ligne que le chien auquel on doit la pourpre²⁷⁷ ; mais sa trouvaille garde toute sa valeur pour l'humanité qui, si la découverte était d'un autre ordre, l'appellerait peut-être son bienfaiteur, mais non son maître ; car le fait d'être maître, en particulier « maître de l'humanité », correspond à celui de la vérité identique au « chemin ». — Un homme se donne beaucoup de mal pour tirer de l'obscurité une période de l'histoire que, jusqu'à présent, aucun savant n'est parvenu à éclairer ; après vingt ans d'études, il parvient enfin à mettre en lumière la vérité historique d'une manière incontestable. Ce résultat est profitable au successeur ; le chemin se trouve de beaucoup réduit ; il suffit peut-être de trois mois à peine au successeur pour se mettre au courant de la véritable situation de cette obscure période. — Un linguiste défriche une langue que nul jusqu'à présent n'a connue. Il y consacre un immense effort sa vie durant, mais il laisse aussi comme résultat de sa vie et de ses travaux de vastes matériaux grâce auxquels un successeur peut arriver après deux ans d'études au même point que lui après vingt. Pour le successeur, le chemin est ici bien abrégé ; le disciple (esprit peut-être très médiocre comparé au maître) est toujours au-

²⁷⁷ Selon une tradition ancienne.

dessus de celui-ci dont le travail de pionnier lui permet de commencer à un autre point et de le dépasser. Et partout où la vérité est objet de savoir, il en est plus ou moins ainsi.

Mais il en est autrement lorsque la vérité est un être, est « le chemin ». Ici, il ne peut pas y avoir de raccourci essentiel pour le successeur par rapport au devancier, et d'une génération à la précédente, même si le monde subsistait dix-huit mille ans, puisque la vérité ne diffère pas du chemin qu'elle est justement. Christ fut la vérité, le chemin ; ou encore, il fut le chemin en ce sens que la vérité est le chemin. Qu'il ait parcouru « le chemin », cela n'apporte absolument aucun changement au successeur qui, s'il est et veut être le disciple de la vérité, ne peut l'être qu'en suivant « le chemin » ; qu'à un moment du temps trente générations successives l'aient parcouru, cela n'apporte absolument aucun changement pour la trente et unième ou pour chacun de ses membres qui doivent recommencer exactement au même point, au début du chemin, afin de le parcourir. Il n'y a aussi absolument aucun motif, aucun sujet de tromper ; car seul le pourrait celui qui a parcouru le chemin, mais il n'est plus dans ce monde ; il est entré dans la gloire, comme Christ fut aussi le chemin quand il monta au ciel. En revanche, si un homme d'une génération postérieure prend occasion de triompher du fait qu'un devancier a parcouru le chemin, il est aussi insensé qu'un étudiant qui ferait sien le triomphe d'un camarade à l'examen.

Si l'on ne perd pas de vue que la vérité est le chemin, suivant l'affirmation même de Christ, on verra toujours plus nettement que l'Église triomphante est une illusion en ce monde où il ne peut en vérité s'agir que d'une Église militante. Mais celle-ci se rapporte, se sent attirée à Christ en son abaissement ; l'autre a pris l'Église de Christ en vain. Ce développement se propose de le montrer nettement ; il suffira de rappeler que, par Église triomphante, on entend toujours une Église qui prétend l'être en ce monde-ci ; car une Église triomphante dans l'éternité est tout à fait dans l'ordre, elle répond à l'admission de Christ dans la gloire.

Comment maintenant en est-on venu à cette illusion de l'Église triomphante, et que faut-il entendre par ce mot ?

Nous l'avons déjà précédemment relevé : ce qui a surtout contribué à l'hérésie de l'Église triomphante, c'est d'avoir conçu le christianisme comme vérité où l'on distingue entre le chemin et le résultat, ou d'avoir conçu la vérité du christianisme comme un résultat, ou encore ce que l'on pourrait appeler en danois un reste, un produit ; car le propre de la vérité envisagée comme